



Un délectable comte Ory pour les fêtes

— Idéal pour une fin d'année effervescente, *Le Comte Ory* de Rossini proposé à l'Opéra-Comique est illuminé par un plateau vocal de rêve.

C'est un des miracles de l'art lyrique : l'adéquation parfaite entre une voix et un rôle. Ainsi de la soprano Julie Fuchs et de la comtesse Adèle. Cette dame noble et sage, qu'un rien émoustille cependant, est courtisée par le comte Ory, séducteur impénitent encouragé par des revers qui en assagiraient plus d'un... Rossini a écrit pour la charmante Adèle des airs rossignolants et des ensembles où ses aigus flotent dans l'éther de la musique. Technicienne hors pair, timbre de fleur épanouie et finesse comique

irrésistible, Julie Fuchs se joue de toutes les difficultés et magnifie toutes les beautés de la partition.

À son côté, ses deux galants ne démeritent pas, loin de là. Si le comte Ory de Philippe Talbot se cherche un peu au début de la représentation, c'est pour mieux se révéler dès que sa dulcinée est à l'approche ! Travesti en ermite puis en nonne, le chanteur peut déployer sa fibre farcesque, gravir une tessiture redoutable – le rôle fut créé en 1828 par le phénoménal ténor Adolphe Nourrit – et, soudain, offrir au public des pianissimi de rêves. Son rival, le page Isolier, trouve en Gaëlle Arquez une voix capiteuse, splendide, presque trop opulente pour l'acoustique de la salle Favart... Le reste du plateau et les formidables choristes des Éléments (dirigés par Joël Suhubiette)

Un joyeux esprit d'équipe, aiguillonné par la mise en scène très traditionnelle mais savoureuse de Denis Podalydès, se communique au public.

qui semblent ici dans le leur, font de cette production un festin vocal triplement étoilé.

Un joyeux esprit d'équipe, aiguillonné par la mise en scène très traditionnelle mais savoureuse de Denis Podalydès, se communique au public qui rit franchement, avant d'éclater en « bravi » lorsque le rideau tombe. Sans doute parce que la flamme jubilatoire est constamment entretenue par Louis Langrée : précise, enveloppante comme le geste d'un sculpteur, sa

direction d'orfèvre mériterait sans doute un orchestre plus délié, plus onctueux de timbres que celui des Champs-Élysées... Pourtant, une fois l'oreille acclimatée, on se laisse gagner par la verve et par le souffle de ce *Comte Ory* dont l'intrigue gaillard-médiévale, certes des plus légères, est sertie dans une musique constamment séduisante, chatoyante, élégante.

Emmanuelle Giuliani

Jusqu'au 31 décembre (rens. opera-comique.com) puis les 12 et 14 janvier à l'Opéra royal de Versailles (rens. chateaubersailles-spectacles.fr). En direct le 29 décembre sur Culturebox et en différé le 21 janvier sur France Musique.